

Fictions à fleurs de peau

Texte et dessins de Geoffrey Edwards, Ph. D.
Université Laval,
Membre de la CRIV
Eunoïa. 1(1)

« Je menais ma vie comme tout le monde, insouciant, tant bien que mal, croche par moments, mais droit dans l'ensemble, lorsque la chose m'est arrivée. »

« La chose? »

« Je te l'expliquerai tout à l'heure. » Je regardais l'homme dans les yeux avant d'éviter à nouveau son regard. Ce n'était jamais facile de regarder mon analyste de face. Celui-ci retournait l'attention de manière inquisitrice aujourd'hui, souvent ses yeux levaient un mur de feutre, aux teintes de gris neutre. Pas de miroir, comme on disait souvent des thérapeutes, mais plutôt une surface absorbante, acceptant l'humidité autant que la chaleur mais rejetant toute réaction trop réfléchie, trop façonnée.

Je cherchais à resituer mon histoire, mon cou enveloppé de bleu turquoise, ce foulard que j'avais fabriqué sur ma table à tisser.

« Oui, j'étais préoccupé par les corrections des examens de mes étudiants. Et par mon départ dans l'ouest pour passer la période des fêtes avec mes frères. Je venais de me débarrasser d'un rhume, j'avais bien peur que le voyage en avion m'en donne un autre. Le train-train, quoi. On est obnubilé par les mille tracasseries de la vie de tous les jours, n'est-ce pas? C'est comme ça qu'on passe toute une vie sans s'en apercevoir. »

« Mmmm. »

Je lui ai jeté un regard rapide, pas plus qu'un clignement des yeux. Il était alerte aujourd'hui.

Cela lui arrivait d'être somnolent. Ce n'est pas que cela me choquait... Eh bien, peut-être que si, par moments. Son écoute n'est pas toujours nécessaire, quand je pars sur un long monologue, c'est le fait de dire les choses qui compte. Toutefois, ses quelques commentaires occasionnels sont souvent très judicieux pour ne pas dire juteux. Alors, lorsqu'il s'endort, il me prive de

la possibilité même d'en recevoir. Je sais que son écoute est censée agir comme un résonateur et non comme une écoute traditionnelle, celle que l'on a entre amis par exemple, mais parfois j'ai des doutes. Pas de privations aujourd'hui.

Il est plus âgé que moi, d'une dizaine d'années, je crois. Des cheveux blancs et très fins, ils donnent l'impression de flotter par-dessus la tête plutôt que d'y être attachés. Des traits riants au repos, quelqu'un qui sourit beaucoup. Une carrure droite, donnant une impression de hauteur alors qu'en réalité il est de taille moyenne. Ses vêtements, chemises et pantalons, toujours un peu enveloppants, rien qui ne serre le corps. Une figure matissienne, au masculin. Son bureau est, d'ailleurs, une esquisse d'artiste – divan, table de pointe, bureau avec des étagères comblées de tomes liées à sa vie professionnelle, et des sculptures et tableaux. Quelques objets inattendus, comme le carré de sable dans le coin, recouvert d'une couverture discrète. C'est une pièce figée entre un monde magique et ce monde banal.

Je vous livre ces constats à son sujet, mais attention, cette capacité de perception fine fait partie de mon nouvel état d'âme. Auparavant, je n'aurais pas été capable de fournir un tel portrait.

Pendant toutes ces années, il n'était personne d'autre que l'homme qui m'écoutait chaque semaine, tout simplement, été comme hiver.

« Qu'est-ce que je disais ? Oh, oui, que je faisais ma vie comme tout le monde, sans m'apercevoir de rien. C'est vrai qu'outre la question des corrections, j'étais tracassé par ces histoires de guerre... »

« Histoires de guerre ? »

« Oui. Tu te souviens, lors de ce voyage en Europe au printemps, à Prague et à Gdansk ? Je t'en avais parlé, il y a quelques semaines. Pourquoi elles me touchent autant, ces histoires ? Cela ne me concerne pas vraiment, pas personnellement. »

« La famille, n'était-elle pas polonaise ? »

« Si. D'origine, mais les parents étaient nés ici. Les grands-parents ont quitté la mère patrie bien avant la guerre ! » Je contemplais les arbres lointains à travers la fenêtre. Des chênes sans doute, le quartier était connu pour ces arbres. Ses questions étaient rarement innocentes. Il connaissait cette

histoire, j'en avais parlé à maintes reprises. Je tentais de nouveau de revenir à la question de la 'chose'. Ce changement abrupt dans mes états d'âme. J'étais aux prises avec le double jeu psychologique, de vouloir en parler, en même temps, j'évitais de le faire. Comme si mon être était subdivisé en deux parties, l'une expressive et l'autre réticente.

Comme cette amie, qui, conséquence de la maladie de Parkinson, restait figée dans les cadres de porte, le pied basculant en avant et en arrière, sans une impulsion extérieure lui permettant d'avancer, bloquée. Je regardais les chênes lointains, et j'essayais de parler d'autres choses.

C'est ainsi que je me permets de créer ces fictions. Trop de réalité fait du mal. *Croce delizioso*, comme dit le chanteur dans l'opéra. Cette délicieuse douleur. Une famille polonaise, des voyages outre-mer, une enfance à Londres, des étudiants. Qui sait où sera la frontière entre fiction et mémoire ?

Suis-je l'homme qui s'est investi dans une vie académique québécoise pendant plus de quarante ans, ou plutôt cette jeune femme qui tente de traverser une porte? Celui qui est parti pour visiter les vestiges de sa vie familiale en Pologne et celle qui fouille les archives à Toulouse pour retracer sa grand-mère?

Ces fictions annoncent des retrouvailles, pas toujours celles auxquelles on s'attend. Une histoire inventée peut cacher une réalité bien plus profonde, alors que ses « vrais » souvenirs peuvent être des banalités de surface. Comme quelqu'un l'a déclaré, l'avenir n'est pas dans les mains des jeunes, il est dans la relation entre les jeunes et les aînés. C'est la relation qui compte. La réalité de sa vie n'est pas dans ses propres souvenirs, mais dans le croisement entre ces souvenirs et ceux des autres, et dans les histoires projetées et imaginées.

Ainsi, « la chose ». Subitement, une rencontre, ou deux, et les vies s'entrecroisent. Tout d'un coup, on ne vit plus à la surface, mais bien dans les profondeurs.

Fiction #1 - La mère

Entre ce père colérique et cette mère blessée, quel futur lui était possible ? Peu surprenant qu'il n'ait pas eu de progéniture.

Histoires de guerre, bien sûr. Imaginons le décor. Bien après le blitz, après l'évacuation ratée et le retour à la maison, après ce troisième Noël, 1942. L'école, tous les jours. Le frère aîné dans l'armée de l'air, la RAF. Excitant, tout le monde est fier de lui. Et il reste plus accessible que ceux qui sont

partis. La guerre, excepté pour ces pilotes, semble plutôt lointaine. Ils disent que l'action se passe en Russie et en Afrique du Nord. Oui, quelques sorties des allemands près de Londres, encore, mais le tout est bien anticipé maintenant, les sirènes annonçant le danger, donnant aux gens le temps de s'abriter.

Enfant, elle ne savait pas quoi ressentir. Virevoltant entre la panique et la peur une journée, et l'excitation et l'aventure le lendemain. Toutefois, c'était moins terrible que durant le blitz, où l'on était en panique continue. Il fallait trouver le courage de vivre tous les jours, en évitant de penser trop. Et on ne parlait presque plus du danger des gaz. Elle gardait toujours son masque pas loin, consciente des dangers qui ont été le sujet de maintes mises en garde par les adultes, parents, enseignants, gardiens de nuit. Et tous ces interdits, parfois négligés, de ne rien toucher des restes de bombes. Chaque semaine, un enfant se faisait exploser à cause de son insouciance, ce n'était pas, cette fois-ci, de fausses alertes. Mais l'attraction de toucher n'était jamais loin, irrésistible, presque, pour la plupart.

Ce mercredi, en cette mi-janvier, aucun indice annonciateur. Elle portait, une robe tunique rose, que sa sœur aînée lui avait passé. Elle était usée, mais encore jolie. Le matin s'était passé en douceur, en dépit de ses difficultés en maths. Les enseignants insistaient sur l'importance des mathématiques en temps de guerre. Mais après les maths, c'était un cours sur l'histoire. Il y en avait, parmi les élèves, certains qui rouspétaient contre l'étude des rois assassins durant ces temps de guerre, mais pour sa part, elle adorait apprendre l'histoire. Cela la distrait du présent.

De plus, il y avait des rumeurs que les poux étaient de retour, ramenés sans doute par des élèves de leurs séjours chez eux durant la période des vacances, mais l'école n'avait pas encore organisé des inspections supplémentaires. Elle se sentait visée, même si elle n'en avait jamais amené. C'était la culture de cette époque, présomption de culpabilité sans aucune preuve à l'appui.

À midi, elle partait pour chez elle. Plus de la moitié des enfants restaient à l'école durant la pause du midi, mais elle se sentait chanceuse de pouvoir rentrer à la maison. Elle n'aimait pas la nourriture offerte par l'école – trop cuite et ayant peu de goût. À quelques rues de là, sa sœur aînée, aussi, marchait aux alentours de son école avec ses copines, se sentant presque un adulte. Dans cette partie de Londres, il y avait peu de signes apparents de la guerre – peu de bris, de débris, de *rubble*, ces décombres qui étaient devenu quelque chose comme des meubles urbains. Quelques maisons anéanties, oui, c'est vrai, avec les pancartes d'interdiction d'accès. De nombreuses fenêtres blindées, même de jour, car pour plusieurs, cela serait trop d'efforts de les enlever chaque matin pour les remettre à la tombée de la nuit. Elle a su après ce qui s'était passé. Le choc des bombes retentissait derrière elle – une

école avait été frappée par un coup direct. Plus de 40 personnes mortes, dont quelques enseignants en plus des enfants qui mangeaient leur repas de midi. Cela aurait pu avoir été son sort. Toutefois, elle n'a pas pu s'échapper totalement. Tout de suite après ce sifflement terrible et caractéristique des *dive-bombs*, ces bombes larguées en piqué, et les explosions qui s'ensuivaient, elle avait entendu un avion volant très bas. Elle venait de traverser le chemin de fer. Elle tendait son cou pour le chercher – elle écoutait les sons et regardait en avant, une pratique devenue automatique durant les bombardements. Et tout d'un coup, elle entendait les « rat-ta-tat » d'une fusillade de mitraillettes. Elle le voyait, il volait si bas qu'elle pouvait percevoir la présence du pilote dans son cockpit; il suivait le chemin de fer venant de l'est, et alors il avait décidé de tirer sur la rue remplie d'enfants.



Il y avait, en effet, plusieurs enfants qui marchaient dans la rue, ils étaient encore près de l'école avec quelques adultes. Elle n'eut qu'à peine le temps de penser. Un garçon qu'elle connaissait, plus jeune qu'elle, était arrêté au milieu de la rue, bouche ouverte, apparemment inconscient du danger qu'il courait. Elle se pencha sur lui, l'attrapa par les bras et le tira de toutes ses forces vers le bord de la rue. Elle le poussa par-dessus le muret d'un jardin, et ils tombèrent ensemble de l'autre côté, alors que le vacarme s'intensifiait, le son très rapide des balles, entrecoupé des cris des enfants et, aussi subitement, le bruit s'éloigna.

Dans le quasi-silence qui suivit, entrecoupé après quelques instants par le son des sirènes et les cris de quelques personnes sorties des maisons avoisinantes, elle se dressa et regarda par-dessus le muret. Depuis des années, elle avait vu des scènes dramatiques et les réactions souvent flegmatiques des gens. Les témoins avaient tendance à ne pas trop parler des événements qui les

entouraient, à fortifier leurs corps et à continuer à fonctionner comme auparavant.

Pas de place pour des folies... *stiff upper lip*, un visage de marbre, et voilà, en avant ! C'est ce qu'elle tentait de faire, maintenant. Il fallait ne pas trop penser aux corps immobiles des enfants abattus dans la rue. Elle s'occupait d'aider son compagnon à se redresser et à poursuivre leur route sans dire plus. Mais en même temps, elle perdait confiance dans la vie de tous les jours. Déjà, la guerre avait bousculé sa vie de fond en comble, suite aux expériences douloureuses de l'évacuation vers la campagne, ainsi que les incertitudes entourant la chute des bombes et le moment de décider de descendre dans un abri Anderson. Maintenant, le fait de mettre un pied devant l'autre était lui aussi mis en doute. Elle ne pouvait plus, d'ailleurs, compter sur les autres pour l'aider. À partir de ce jour, elle était seule. Et la vie était monstrueuse. Toutes les histoires d'enfance les plus horribles ne pouvaient pas être comparées à la réalité de tous les jours en ce moment. Avec sa mère en état de panique et de détresse face à ses propres expériences, elle se sentait distante. Tout ce qui suivait arrivait à une autre elle qu'elle. Elle était devenue une enfant observatrice, coupée de la réalité des expériences quotidiennes, que celles-ci soient bonnes ou mauvaises, peu importait. L'enfant blessée n'est pas née là, mais elle s'en est nourrie. Cette guerre a servi à faire vivre ces blessures à toute une civilisation.

Qu'en est-il de cette enfant blessée, cette jeune fille qui a vu sa vie entière bousculée par les incertitudes soulevées par ces morts subites et inattendues à tout moment ? Comment a-t-elle trouvé, plus tard, le courage de continuer, de mettre un pied devant l'autre ? Lorsqu'elle est tombée amoureuse, lorsqu'elle s'est mariée et devenue ainsi épouse ? Lorsqu'elle est devenue elle-même parent, mère ?

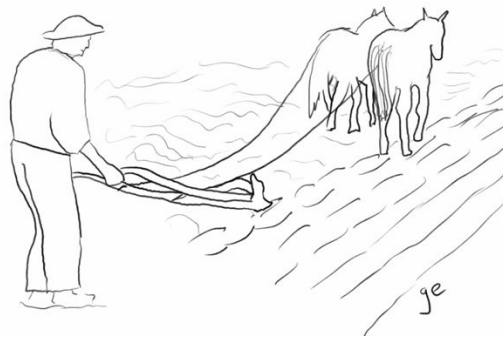
Est-elle restée observatrice toute sa vie ? Les indices suggèrent que oui. Enfouie dans une partie de son être, ensevelie sous les couches de reconstruction d'une vie saine et normale, gisait encore l'enfant qui a tout remis en question. Comment expliquer autrement, d'ailleurs, son implication dans une église et son culte dans les quinze dernières années de sa vie ? Comment expliquer autrement, aussi, son insouciance inconsciente de faire vivre ses propres incertitudes à ses enfants ?

Fiction #2 - Le mauvais clown

Que peut-on dire des survivants ? Sortent-ils indemnes de ces expériences ? Comment réussit-on à mener une vie ordinaire ensuite ? Sans parler de ceux et celles de ces êtres bousculés qui cachent leur passé ? Fragilité de l'être, en constant besoin de s'affirmer tout en restant figé comme de la cire. Du granite qui s'immobilise, au moins en partie. On finit par reconfigurer les

manières de faire, créant l'illusion de souplesse et d'ouverture, alors qu'au fond, les comportements sont plutôt chaotiques. Dans un moment de bonheur arrive sans cliron la détresse. Que sait-on de ces états d'âme ? En dedans, caché de tout regard, c'est la panique totale ! Vivre, mettre un pied devant l'autre, est devenu impossible, tout en étant nécessaire. Que dire de cette jeune femme, adolescente, qui tombe sur les premières photographies prises dans les camps de concentration par des soldats américains lors de leur libération ? Ce qui reste à raconter après, ce sont les moments fétiches, les bousculades qui font matière d'histoires, et aucunement la détresse intérieure de l'âme. Toutefois, la vie reste marquée, chaque geste, chaque acte, en est teint.

Le mauvais clown n'est jamais loin. Il surgit de maintes façons, ce *trickster* comme disent les Anglais, visant toujours à déconcerter le déroulement des événements. Chez cette famille polonaise, aux prises avec les engagements moraux douteux qui ont été fabriqués par la rencontre entre les Nazis et les âmes de chacun et chacune. Qui n'a pas fait des choses dont il n'est pas fier ? De là, à permettre des atrocités, à y participer même, il y a un fossé. On est survivant autant de ces actes à titre de perpétreur qu'en tant que victime. Et d'autant plus de raisons pour cacher ce qui s'est passé. Plus personne n'en parle aujourd'hui, mais il y avait autant de bourreaux que de sauveteurs, et bien plus de victimes que de soldats, eux aussi des survivants par moments. Le fripon danse fort sur ces restes de vie, un attelage de charrue qui retourne progressivement la terre, ramenant à la lumière du jour ce qui tente de rester enseveli. Ainsi, au milieu d'une vie, le retour à l'accalmie grâce à des efforts herculéens, qui refont irruption lors des moments de crises où tout remonte à la surface, faisant des dégâts impensables et souvent incompris. Rages, folies, suicides. Lorsque l'on est chanceux.



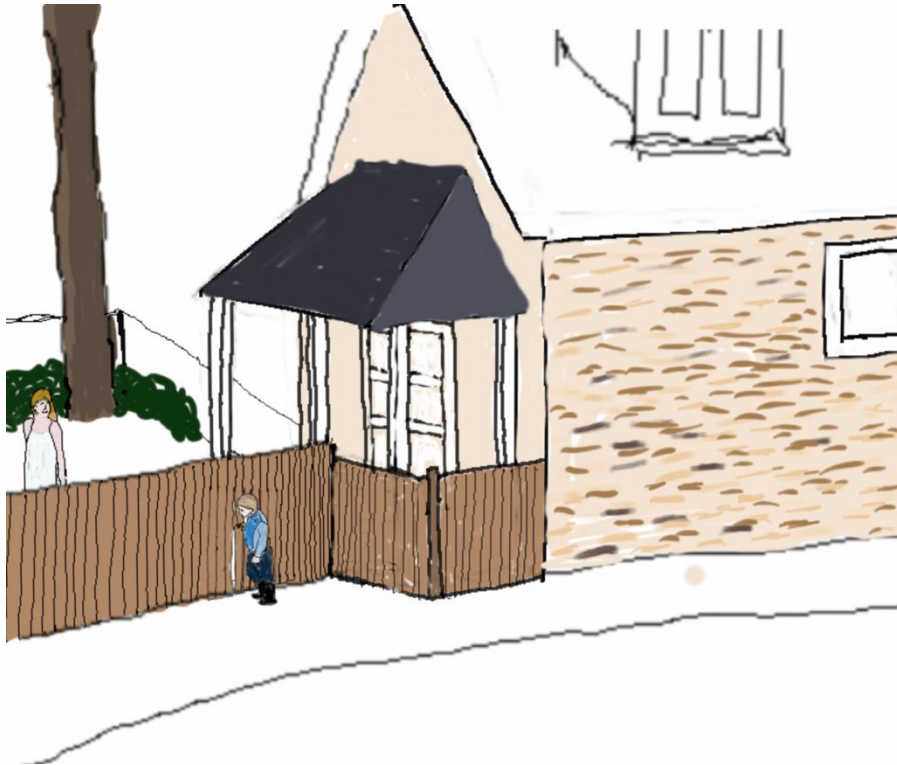
Toutefois, les sinistres les plus pernicious ne sont-ils pas pour les enfants, pour la prochaine génération ?

Qu'en est-il de ceux-là ? Sortent-ils indemnes, sans cicatrices ? Le problème de ces enfants, c'est qu'ils portent ces blessures sans avoir les souvenirs qui les expliquent, qui les conditionnent. On fait quoi avec cela ? On est plutôt hanté par des fantômes que par des souvenirs. Pas de fourmis en évidence, pas de traces, sauf les plus insidieuses. Pour avancer, il faut changer de terrain, et pas seulement une fois, mais à plusieurs reprises. Pour nous, la vie est en agitation constante. Pas de repos possible. Car, en fait, ce mauvais clown, il est nous. On en est complice envers les autres. C'est notre propre côté chaotique. Ainsi, porter une jupe en tant que jeune homme, c'est faire partie du *trickster*. Devenir concepteur de mode, voire même de soutien-gorge, voilà un destin souvent réservé à des hommes, ou des femmes, d'une certaine trempe. Corsetier, pourquoi pas ? C'est ainsi une façon de s'infiltrer dans des pratiques inhabituelles, destinées à des cohortes bien précises. La transgression sans paraître. Arrimer la poésie et la physique quantique... Il faut oser.

Redécouvrir le sacré au sein de la science, voilà un sujet tabou. Je me permets ces ruses, pour mieux troubler la surface stagnante. Il faut de la turbulence pour mieux-vivre. Ainsi, il y aura en moi cet être indécis qui cherche à émerger. Ni homme, ni femme, ni trans non plus, une réceptivité pure, une créature sensuelle qui tente de vivre chaque instant du maintenant comme une déclaration à l'union absolue, un érotisme immaculé, vierge. Il arrive sans épaisseur, comme s'il n'en avait jamais accumulé, toute en surface, sensible à chaque nuance qu'on lui présente, que ce soit un chuchotement ou un tremblement de terre avec ses répliques. Le problème du fripon, c'est qu'il peut surgir de n'importe où, autant de l'intérieur de la psyché que de l'environnement externe. Une vie satisfaisante peut se changer sur un coup de dés en cauchemar ou en épreuve, comme s'il n'y avait pas déjà assez d'épreuves. Et tout autant, heureusement, on peut trébucher contre un événement qui rapporte de grands bénéfices. Rarement, certes, mais cela arrive. Une lueur verte peut faire ses éclaboussures, des gouttelettes envoyées partout.

Fiction #3 - L'enfant divine

La petite fille cachée vivait dans une maison en bas de la rue. Il la regardait jouer, silencieuse, par-dessus la clôture presque trop haute pour lui. C'était une maison construite à partir d'une ancienne résidence de cocher, très jolie avec beaucoup de caractère, c'est ce qui avait attiré son regard au départ. Ou peut-être que c'était ce jardin caché derrière la clôture. Dans cette banlieue de Londres, les maisons étroites et hautes avaient un minimum de trois étages avec grenier par-dessus parfois. La maison de cocher faisait donc exception. Avec des copains, ils jouaient dans la rue en pente, souvent jusqu'au crépuscule, mais elle ne faisait jamais partie du groupe.



Il voyait en elle un autre enfant solitaire. En même temps, elle le fascinait, car même solitaire, elle semblait s'auto-suffire alors que, pour sa part, il dépendait tellement des autres. Cette enfant divine inspirait quelque chose en lui. Le fait qu'elle n'entendait pas n'était qu'une raison de plus de son mystère. L'enfant divin se cache à l'intérieur de chaque enfant blessé. Toutefois, il est impossible à l'âme blessée de se découvrir toute seule, sans la rencontre avec l'autre. C'est ainsi que la relation thérapeutique peut jouer, doit jouer. On est à la recherche de cette enfant, qui joue à cache-cache à travers la multitude. On l'aperçoit dans un moment fugace, un coude ici, une narine-là, une cheville qui fuit le regard.

Et voilà qu'un jour, plus de cinquante ans plus tard, l'âme blessée par l'ombre de l'autre, de génération en génération, il fait la rencontre, de nouveau, de cette enfant divine, face à face. Toute vêtue en tissu jaune, bohémienne. Issue des mêmes fictions, les non-dits de la guerre vécue dans l'enfance, façonnée par la vie ordinaire, famille, maris, enfants, survivante. Une personne lumineuse. Et voilà, que « la chose » arrive.

Il faut être conscient que tout n'est pas histoire. Il y a aussi, des rêves, des états d'âme, l'indicible qu'on ne pourra jamais faire tenir dans de simples récits. La magie de notre capacité à faire de tout une histoire nous trahit et peut nous amener à faire de faux témoignages. D'ailleurs, ce n'est pas une recherche de signification, mais de sens, qui doit nous préoccuper.

Le sens est plus près du corps, plus direct. Si l'univers ne suit forcément pas une telle logique, l'humain, pour sa part, l'exige. Et l'ombre n'est pas toujours là où l'on l'imagine. Ou, du moins, elle se transforme en cours de route.

Rappelons l'irruption de Pan et du minotaure, monstres qui dévorent sans-souci, la vie de leurs victimes. Pan qui se sert du charme de sa flûte pour séduire la belle Syrinx, et le minotaure qui ne peut être vaincu que par la combinaison de la ruse et de la violence. Sans parler du succube qui se nourrit des œufs de ses propres enfants. Même la mention de Pan fait peur à ma meilleure amie.

Toutefois, ultimement, ce ne sont que des fictions passagères. La véritable ombre finale se fait reconnaître dans la douceur entre le féminin et le masculin, entre l'*animus* et l'*anima*.

Dans le berceau de cette reconnaissance, la rencontre entre l'âme blessée et l'enfant divine, la sexualité est vécue davantage comme une expérience sensuelle plutôt qu'orgasmique; enfin, on trouve le soi caché, émergeant, ailes intactes, glorieux, divin.

Vivre à fleur de peau, toute sensation dans l'immanence du moment, les narines ouvertes et les poils du corps en alerte. On ressent des couleurs comme des envahissements, des fourmis colonisatrices. Ce n'est pas seulement que toutes les sensations sont plus intenses, c'est plutôt que les apprivoisements sont plus *rock-and-roll* aussi. On est en état de déséquilibre, de « dévirginitude » comme disait un poète que j'ai connu. En même temps, on ne peut pas le ralentir, ce flux urgent. On doit se laisser aller, peu importe où cela nous mène.

Et puis, après?

Y a-t-il une vie après l'extase? La fusion avec le divin? Quand la marée se retire, laissant les berges découvertes un certain temps, qu'advient-il de la vie?

La joie reste là, une trame de fonds, entraperçue par moments inattendus, un regard, un sourire, un parfum. Elle habite, d'ailleurs, les sens davantage que les pensées. Elle n'est jamais loin, non plus, d'une certaine violence, d'une

souffrance, elle aussi, extrême. Tout est à fleur de peau, comme si la peau était un jardin, avec tous les autres êtres qu'on peut y rencontrer : les fleurs – pluie ou soleil, inondation ou sécheresse, sourire ou détresse. Le jardin émergeant, est plus résilient que le granite qu'il remplace, mais plus vulnérable aussi.

Parler de la chose reste, toutefois, difficile. Je voudrais qu'elle s'abrite auprès de l'indicible, du non-dit. On parle trop, de toute façon, il faut aussi du silence dans une vie. Pas parce que c'est traumatique ou douloureux, mais plutôt parce que c'est beau.

Et c'est violet. Couleur inclassable, au bout de l'arc-en-ciel, intense. Vous pensiez peut-être que les couleurs n'étaient que des détails ? Bleu, gris, rose, vert, jaune. J'aime bien les détails, car la couleur est au centre de ces fictions. Après tout, il ne s'agit que d'une histoire de fleurs.

